

"Villages", de John Updike : Updike, le grand cru

LE MONDE DES LIVRES | 11.06.09 | 10h52 • Mis à jour le 11.06.09 | 10h52

“**L**ongtemps, sa femme s'est réveillée tôt, à cinq heures ou cinq heures et demie du matin.” C'est ainsi que commence - sur un hommage ironique à *La Recherche du temps perdu* - *Villages*, le 21^e roman du très prolifique John Updike, décédé au mois de janvier 2009. Fidèle à ses obsessions, Updike retrouve ici, dans ce roman publié en 2004 aux Etats-Unis, et auquel succéderont encore trois autres, la thématique de ses plus grands livres (notamment la célèbre tétralogie des *Rabbit*), à savoir le sexe et ses plaisirs fugaces au coeur de cette Amérique des petites villes blanches qu'il a décrite avec une acuité et un lyrisme tout à fait singuliers dans le corpus littéraire du XX^e siècle. Hommage à *La Recherche du temps perdu*, donc, mais d'un temps américain, celui de la révolution sexuelle, des années 1960 et des décennies suivantes, suspendues entre ivresse libertaire et vertige du rien.

Le livre est composé de quatorze chapitres, dont six sont intitulés "Sexe au village". Dans l'histoire intime du narrateur, Owen Mackenzie, chaque étape de la vie correspond à un village différent, depuis la Pennsylvanie jusqu'à la frange est du Massachusetts. Owen, d'ailleurs, ressemble à s'y méprendre à Updike lui-même, tant et si bien que certains critiques ont cru lire ici un livre de confessions, plus directes encore que ses mémoires, *Etre soi à jamais* (Le Messenger, 1992). Owen est ainsi, comme Updike lui-même, un garçon issu d'un petit village de Pennsylvanie, admis à 18 ans au sein d'une prestigieuse université, et immédiatement promis à une brillante carrière. Owen ne sera toutefois pas écrivain mais ingénieur en informatique, un pionnier de la logique binaire, épousant étroitement les grands remous historiques, depuis les premiers balbutiements de l'informatique jusqu'à l'avènement d'Internet dans les années 1990.

A l'ouverture du roman, Owen a 70 ans et réside dans un village du Connecticut, avec Julia, sa deuxième femme, de cinq ans sa cadette. Grâce au succès professionnel d'Owen, ils sont les heureux propriétaires d'une maison cossue qui leur assure un confort éternel. Dès le premier matin conjugal, le récit se tisse alors en une série linéaire de flash-back, de l'enfance d'Owen jusqu'au présent. Phyllis, sa première épouse, s'est occupée de l'éducation de leurs quatre enfants pendant qu'Owen passait de lit en lit. Il l'a quittée pour Julia, conscient de la douleur qu'a inculquée "aux autres" son divorce, mais trompant tout autant sa nouvelle épouse. Accablé seulement à l'idée de ne pas mériter son succès matériel, Owen s'adonne avec volupté à des interludes de rêveries sur les exaltations de la jeunesse.

Car les villages du livre sont ceux des différents plaisirs de l'amour, la géographie mentale de chacun étant dessinée à partir des maisons des femmes qu'il a séduites. Se succèdent ainsi au fil du roman des scènes érotiques, assez crues, et parfois réussies, dans la meilleure veine updikienne, qui a fait dire à un critique du *New York Times* : "Ce que Henry James a fait avec les vêtements et les meubles - les transformer en

personnages - Updike l'a fait avec les organes de reproduction et leur comportement lorsqu'ils sont excités. "Mais parfois aussi, dans ce roman qui ne parvient pas à retrouver la verve prodigieuse des *Rabbit*, les scènes de sexe sont tout à fait grotesques, comme celle détaillant la première liaison d'Owen, au moment où il *"s'enfonce d'un dernier centimètre"*, et remarque chez sa maîtresse une *"chatte plus douce, d'une certaine façon plus simple, d'une humidité moins épaisse, moins une sauce qu'un glaçage"*.

LE "PITEUX ENVERS"

Villages regorge donc, plus encore que les romans précédents, de scènes d'érotisme extraconjugal. Et voici, pêle-mêle, Owie entre les bras d'Elsie, de Karen, Jacqueline, Antoinette ou Mirabella, dans une Chevrolet, ou bien, après quelques rails de cocaïne, en route vers Las Vegas, le visage d'une amante *"aux cheveux en sucre filé"* enfoui entre ses jambes. Si la mort emporte sa première épouse, la seconde, ex-femme de vicaire, est-elle attentionnée comme une mère. Et puis Owie a réussi dans la vie, et le respect que lui témoignent ses concitoyens étouffe aisément le scandale, et souvent aussi le remord. Le récit se déploie alors en moments successifs de révolusion et d'épiphanies érotiques, qui, un instant, font oublier à Owen *"le piteux envers : la peur de la découverte, la brièveté volée des rendez-vous amoureux, la culpabilité qui rongeaient ses entrailles jusqu'à la gastrite, les conséquences désastreuses"*.

Le livre se clôt sur une citation édifiante de Thoreau : *"Nous ne savons pas où nous sommes. En outre, nous dormons profondément la moitié du temps. Cependant, nous nous estimons sages."* Et Updike de conclure sagement que *"c'est chose folle de vivre. Les villages existent pour tempérer cette folie"*.

VILLAGES de John Updike. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Hechter, Seuil, 324 p., 21 €.

Signalons aussi la réédition du premier roman de John Updike, *Jour de fête à l'hospice*, chez Robert Laffont, "Pavillons poche", 274 p., 7,90 €.

Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 12.06.09